

Jérémie Claes

# COMMANDANT SOLANE



POCKET

JÉRÉMIE CLAES

COMMANDANT  
SOLANE

ÉDITIONS HÉLOÏSE D'ORMESSON

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2025  
ISBN : 978-2-266-35662-6  
Dépôt légal : février 2026

*À L. et à tous ceux qui ont pu traverser la Méditerranée  
À tous les autres qui sont morts en mer*

« Parce qu'il y a autre chose  
à propos des réfugiés :  
ils ne peuvent pas davantage  
échapper à leur histoire  
que vous-même n'avez le loisir  
d'abandonner votre ombre. »

Zadie Smith

Charles suffoque. Il fait chaud, et la chaleur, il n'aime pas. Trop de mauvais souvenirs d'atmosphères collantes, de tropiques lourds, d'air visqueux. Il a poussé la clim au max, mais la canicule est invincible. Cela fait quelques heures à peine qu'il est revenu en Belgique, où il a ses origines et son refuge. Après le Libéria, il espérait se rafraîchir un peu. Tu parles ! On se croirait sous l'équateur. Le ciel déconne, c'est vrai, ce n'est plus comme avant. On a vu des quarante à Namur et Bruxelles, des trente-huit à Ostende et Knokke. Normalement, Charles traverse les circonstances sans conséquence, il navigue en paquebot, indifférent aux tempêtes ou à la pétrole. Ça l'éclate, de se surpasser, mais il n'a pas loin de soixante ans et ses os grincent à l'effort. Ils se mutinent et ça, dans son métier, c'est inadmissible. Alors, Charles enchaîne les entraînements rigoureux, les pompes, les abdos, la course et les poids. Il lui faut garder son corps sculpté et obéissant.

Charles n'a jamais connu de déraison. Sauf cette fois-là qui lui marque encore la chair et le cœur et l'a fait basculer dans les ténèbres et le chaos. Il secoue la

tête. Que dis-tu ? *Amaï*<sup>1</sup> ! Tu te plains, mon garçon ? Le mercenaire fait valdinguer sa bouteille de Maes à travers le studio qui lui sert de tanière, à Jette, au nord de Bruxelles. Le tram 19 qui passe en bas lui répond en faisant vibrer les verres dans le buffet, les natures mortes au mur et les couteaux dans le tiroir. *Verdomme*<sup>2</sup>. Plus de bière. Et cette chaleur. *Bad evening, they say*<sup>3</sup>. Toujours, dans sa tête, se mélangent le français, l'anglais et le flamand, la langue de sa pute de mère. Charles enfile le bonnet qu'il porte *elke fucking dag*<sup>4</sup> et descend les escaliers usés, il cogne les vélos et les poubelles dans l'entrée pisseuse et déboule dans la rue Léon-Theodor, où le 19 s'éloigne en crissant, dans un jet d'étincelles. Charles lui tend un doigt bien raide et file au Night Shop, un peu plus haut, pour se réapprovisionner. La lumière du petit magasin est crue et balance son éclat sur les bouteilles de piquette qui s'étalent en vitrine, sur les paquets de clopes cellophanés derrière la caisse et les sachets de chips au paprika sur les étagères. Un Marocain posé sur un tabouret s'ennuie à mourir sous son ventilateur inopérant. Pfff, pense Charles, encore un Mohammed ou un Moustafa, on s'en fout, tous des rats. Il crache par terre. L'Arabe lève le nez de son Samsung d'où s'échappent des sourates, ou va savoir quel charabia, il a l'air blasé au possible. Un froncement des sourcils, et le Mouloud replonge dans ses prières. Charles claque son pack de Maes sur le comptoir, ça va mousser à mort tout à l'heure, mais il s'en fout. Il veut

---

1. Allez, allons.

2. Merde.

3. Mauvaise soirée, qu'ils disent.

4. Chaque putain de jour.

revoir le regard de Mohammed et lui niquer sa gueule s'il fait le malin. L'épicier ne se formalise pas, il en a vu d'autres, des cons. Mais des cons avec une gueule pareille, c'est pas banal.

— quinze euros, annonce-t-il en grimaçant.

*Shit !*

— *Awel*, Mohammed, quinze euros, tu te fous de ma gueule ?

— On est ouverts tard, chef. C'est quinze euros.

Charles claque un billet de vingt sur le contreplaqué et décide que non, c'est du vol. Il rempoche sa fortune et empoigne son pack de six, que l'Arabe aille se faire foutre.

— Hé ! Faut payer, hein, *manneke* !

Que l'autre utilise le même langage que lui, ça le rend fou. Il dépose ses bières, se retourne et revient vers le type, qui prend peur, normal, et glisse sa main sous la caisse. Charles comprend : arme ou alarme. Il sourit, mauvais. Il l'attrape par les cheveux et lui cogne la face contre un présentoir Haribo. Les colas, les cerises et les crocodiles valsent. Charles réaffirme sa prise et écrase la tête de la vermine bien à plat sur le comptoir. Le sang gicle des pommettes et du front, les yeux de l'Arabe tournent à l'intérieur des orbites, c'est rigolo et énervant en même temps, pense Charles qui en remet une couche, puis deux, puis trois et puis il ne sait plus combien, sauf que la gueule du vendeur devient pâteuse, de chair, de sang et d'os mêlés. Mohammed ne bouge plus trop, signe qu'il est peut-être déjà trop tard. Alors Charles décide d'en finir, il attrape son poignard militaire et perfore le crâne de sa victime d'un coup net et puissant, si bien que la lame reste fichée dans le faux bois et qu'il a toutes les peines du monde à récupérer son couteau fétiche. Il va et vient, entraînant la tête de

plus en plus charcutée du vendeur dans ses mouvements toujours plus larges. Il parvient enfin à détacher son poignard et laisse la caboche fendue glisser dans un glouglou répugnant le long du comptoir.

C'est le deuxième que Charles assassine pour un motif futile en moins d'un mois. Va falloir nettoyer. Le légionnaire retourne le panonceau « OUVERT » sur la porte et éteint l'enseigne et les néons de la boutique. Il arrache les fils de la caméra qui surplombe le magasin, puis ceux du PC de la caisse. Il n'y connaît rien en informatique, mais il sait qu'il faut casser le matériel. Il pulvérise le boîtier de l'ordinateur du talon de ses *combat boots*. Voilà. De la poussière de data. Il rigole et ça se coince dans la gorge, comme toujours. Ça fait quarante ans qu'il n'a pas pu rire, pas vraiment. Il tousse. Reste encore un truc à faire, pour que cet Arabe de merde retienne la leçon. L'idée qu'il ne soit plus en état de retenir quoi que ce soit ne le traverse même pas. Charles se penche sur le cadavre, en attrape la main droite et fait son job. Il ne prend pas la peine d'essuyer ses empreintes – pourquoi faire ? – et il se barre avec ses bières.

Personne dans la rue. C'était le dernier tram.

De retour dans son studio, Charles se pose sur une chaise en Formica devant une table en Formica, face aux armoires en Formica. Il s'ouvre une boîte de haricots et une autre de saucisses Zwan. Il fait glisser le tout dans une assiette à fleurs orange et l'enfourne dans le micro-ondes. Trois minutes. Il s'ouvre une canette et, comme prévu, la bière s'échappe en une écume inépuisable qu'il essaye d'aspirer avant qu'elle dégueulasse tout. *Foert*<sup>1</sup> ! Et son téléphone qui se met

---

1. Foutre.

à vibrer et sonner. Il avale d'abord une gorgée bien goulue et décroche en rotant.

— *Ja !* Quoi ?

— Charles, il faudrait qu'on parle, mon petit.

Charles ? Une seule personne connaît sa véritable identité.

— Je t'écoute, *baas*<sup>1</sup>.

*Ding.*

— Attends une minute. Mes haricots sont cuits.

Charles raccroche. Bon. Retour sur la Riviera. Putains de Français.

---

1. Chef.



## I

### Solane à la plage

#### La Bocca

C'est le mois d'août à La Bocca. Des centaines de vacanciers sont alignés sur le sable comme des dominos, entre la route et la mer. Du monoï plein la peau et les narines, du sable dans les barquettes de frites et des raquettes de plage pour jouer dans les vagues. Le son d'un rap marseillais, celui du ressac, celui de la circulation, le vrombissement du monomoteur, haut dans le ciel, qui trimballe sa banderole publicitaire.

— C'est quoi, ça ?

C'est un gars du cru qui s'interroge. Cramé de bronzage marron zébré de bandes blanches sous les seins, la peau desséchée, le bonhomme jette un œil au-dessus de son *Figaro*. Sa dame, allongée sur le ventre, soutien dégrafé, orteils plantés dans le sable, sèche au soleil.

Et puis :

— Chouchous, qui veut des chouchous ? Des beignets ? Qui veut des beignets ? Ils sont chauds mes...

Le colporteur sénégalais, harnaché d'une panier débordante de sucreries, s'arrête net et laisse retomber la main qui lui servait de porte-voix. Face au soleil, il plisse les paupières et grimace. Il ne peut détacher ses

yeux du corps inanimé allongé face contre sable à la limite des flots.

Un môme roux et rouge oublie son seau et son râteau, s'approche, se penche sur le cadavre et touche d'un doigt prudent une joue calcinée. Il se retourne et s'adresse à une mère impeccable et blonde, trois mètres plus loin.

— M'man, pourquoi elle est toute moche, la madame ?

La mère glapit. Elle rapatrie son marmot, lui couvre le visage de la main et sort dans le même mouvement une lingette Nivea dont elle frotte l'index de l'enfant, le nettoyant de toute possible infection. Derrière eux, le train régional fait aller sa sirène pour saluer les baigneurs. Tout le monde sursaute. Le proprio de la pailote à pan-bagnat glisse un œil à l'extérieur de sa cahute, intrigué par le silence inhabituel qui règne alentour.

Un hurlement, à trente mètres de là. Un deuxième corps vient de s'échouer sur la plage, et une mémé à bonnet fleuri s'époumone devant l'horreur qui se présente à elle. Difficile de déterminer l'âge de la victime, si c'est un homme ou une femme, ou même de se faire une idée de son apparence première. Les restes étalés au bord de l'eau sont méconnaissables, carbonisés jusqu'à l'os ; seule la forme générale permet d'affirmer son humanité. Et une main tendue, crispée, presque épargnée par le feu. La mémé s'évanouit et s'écroule avant que son pépé ait pu la retenir.

— À l'aide !

À quelques pas encore, une troisième forme flotte entre deux ondes. Un bellâtre en mini-slip sort de l'eau en criant. Sa fiancée très jolie et luisante, assise sur un matelas en plein cagnard, se dit que vraiment, merde, depuis le temps qu'ils attendaient ces vacances, c'est quand même pas de chance. Elle sort son téléphone et

se met à filmer. Ça fera toujours une bonne story sur Insta.

C'est un massacre. Sur un kilomètre de littoral, quarante-deux malheureux et malheureuses s'échouent peu à peu devant les aoûtiens contrariés.

Le marché de La Bocca en août, ça a des airs de puces à Saint-Ouen un dimanche matin. Il y campe un peuple dingue, ça gueule dans tous les coins et la planète entière semble s'y colleter : des blacks, des beurs, des Chinois, des Belges, des Ruskofs, et même des Parigots qui n'ont pas fini de se faire charrier en ces lieux peu charitables. La différence avec la capitale, c'est qu'ici, on trouve à becqueter, et que les odeurs de melon, de pêche, de basilic, de thym et d'épices, de miel, de poisson et de bidoche se mélangent en un tout bizarrement harmonieux. Il n'y manque que les savons de Marseille et la lavande séchée pour compléter un tableau éhontément provençal.

Bernard Solane est en train de s'embrouiller avec un légumier qui essaye de lui fourguer des tomates ibériques, ce qui met l'ex-flic dans une situation impossible parce que c'est inacceptable à cette époque, et que Victor, le grand ami de Solane, son mentor, semble n'en avoir rien à cirer. Victor Daumergue, dit le Busard, a en effet le regard rivé sur les saucissons corses du marchand d'à côté ; il a les yeux plissés sous ses loupes et les narines serrées, ce qui n'augure rien de bon pour le trafiquant de cochonnailles. C'est que Daumergue était, avant sa retraite, le patron de la police nationale, le dégé, et que ça fait un lustre qu'on ne lui raconte plus de carabistouilles. Or, cette saucisse, et toutes celles qui avoisinent, n'ont de corse que leur air incommode, et le Busard, lui, sait reconnaître un arsouille quand il

en voit un. Mais il sent Solane s'impatienter, et tâche de comprendre ce qui préoccupe son ami. Une tomate, apparemment. Daumergue hoche la tête, et le légumier se retrouve face à deux bonshommes désagréables qui l'incitent à se tourner vers la petite vieille à cabas qui, elle, ne fait pas de manières. Les deux amis hésitent. Et quoi ? Solane s'apprête à balancer à la tronche du marchand indélicat une tomate cœur-de-bœuf quand, convaincu par le regard conciliant que lui lance le Busard, il se résigne et la repose sagement.

Le couple est étonnant. Solane, soixante-dix balais ou presque, un mètre soixante-neuf à tout péter, la panse en proue, le cheveu neige vaporeux, mais l'œil acéré et le muscle ferme sous la graisse, et Daumergue, qui lui met une tête de plus et cinquante kilos de moins, le Busard, qu'on dirait sorti d'un film de Guitry, avec son air de Jouvet, d'une classe pas possible, vêtu de lin en trois pièces malgré la canicule, coiffé d'un panama véritable et pompant sur sa pipe pour en aviver le fourneau. Comme ils étaient flics et donc finalement célibataires, ils sont devenus inséparables et vivent dans le même village de l'arrière-pays. C'est une longue histoire qu'on vous racontera peut-être.

En attendant, Solane et le Busard rentrent bredouilles du marché ; ils iront bouffer au restau. Direction Théoule, où Solane connaît une gargote qui sert de la poissonaille pêchée du matin. Ils longent la plage de La Bocca, cul à cul avec les autres baignoires, et Solane s'énervait d'être aussi con que les autres, à se promener en plein été parmi la plèbe vacancière. Il les zieute, les touristes emplagés. Très peu pour lui. Il déteste le sable. Et puis, il a tendance à s'ennuyer à périr dès qu'il est allongé. Quant aux sports nautiques, comment dire que ce n'est pas trop son truc. Ça fait quelques années

maintenant qu'il vit dans le Midi, il adore ça, ça le change de la préfecture parisienne et des planques à se geler les miches, mais il préfère la montagne où il crèche à ces bords de mer surpeuplés d'oligarques, de cagoles plastifiées et de fangios en scooter. La montagne, le village, on y reviendra, c'est son paradis, au vieux Solane, et il n'aime guère s'en éloigner. Il vient à Cannes pour faire plaisir à Victor qui y a des souvenirs d'enfance ; ils font les courses, boivent un coup dans la vieille ville parfois, poussent au port, et basta.

— C'est l'enfer, Victor, cette route.

— Je sais, Bernard. On aurait dû se contenter de remonter à Gourdon.

— Faut bien qu'on mange. J'ai un creux.

Solane en est presque à s'arrêter pour acheter un pan-bagnat à la cabine toute proche quand il voit le proprio qui observe les baigneurs, la main en visière. Le type est tendu, c'est clair, son immobilité le proclame : on dirait un cerf à l'affût. Solane passe la tête par la fenêtre de la Xantia, il n'y voit pas grand-chose de son siège. Le Busard, lui, se demande pourquoi son ami a serré le frein à main en plein trafic.

— Qu'est-ce qu'il y a, Bernard ?

— Sais pas. Un truc étrange.

Soudain, il capte et tout son sang semble quitter sa cervelle, son cœur se fige, et l'ex-flic revenu de tout se dit que non, décidément, il n'a pas tout vu pendant sa longue existence.

Il frissonne. Non, il tremble.

Solane se sent tout nu et ça n'a rien à voir avec le fait qu'il ne porte qu'un marcel et un maillot à palmiers.

C'est parce qu'il a laissé son flingue au village.

L'ambiance n'est plus au *dolce farniente*. La plage bondée est figée dans une sorte de grande photo de famille bizarroïde et bigarrée. Les nageurs sont tous sortis de l'eau, les mêmes s'agrippent aux basques de leurs géniteurs, les vieux restent cois. Pas un bruit, sinon les vagues et les bagnoles. Et le train, qui passe encore et trombone.

Au milieu de ce silence relatif, une voix retentit, comme celle de Moïse sur le Sinaï, une voix qui fait vibrer le sol et pourrait faire s'écarter la flotte. Une voix qui gueule avec colère et une indignation fondamentale.

— Nom de Dieu de bordel de merde ! Qu'est-ce que vous attendez pour les sortir de là ?!

Solane file son portable à Daumergue qui comprend immédiatement : il faut prévenir les secours. Il n'y a pas une minute à perdre. L'ex-commandant fonce de la digue vers la mer, il zigzague entre les îlots d'humains tétanisés, enjambe un château fort et un gamin à demi enterré par sa sœur, et parvient enfin auprès de ce qu'il reste du premier corps échoué, celui d'un enfant. Il lui prend le poulx pour la forme, rien du tout, tend son oreille au-dessus du trou qui fut jadis une bouche, et rien non plus.

Il court vers la victime suivante, guère plus âgée, s'il y a moyen de s'en rendre compte, et tire le même constat. Il se remet à hurler et sa parole vibre d'une douleur impuissante :

— Sortez-les de la flotte, par pitié !

Pas un ne bouge. Solane lit sur leurs visages de la peur et, oui, il redoute de comprendre, du dégoût. Une colère immense monte en lui, mêlée de tristesse. Pays de merde, pense-t-il. Et puis le Busard apparaît à ses côtés et, tel un aigle vénérable, surplombe la Méditerranée et agrippe un corps, et un suivant, et encore un troisième. Solane reprend foi et s'acharne lui aussi à arracher les martyrs à leur tombeau liquide.

Il fallait cette fureur-là pour que l'un des vacanciers s'avance aussi et leur prête main-forte. Et un autre, et un autre encore. Tous les cadavres finissent par être allongés sur le sable, en une longue et atroce ligne de gisants, tous mutilés, tous brûlés.



## La Basse Bergevine

Le père de Jasmine Rivière était un salaud. Un putain de profiteur. Il puait le fric et les arômes artificiels. Chaque soir, quand son paternel rentrait de l'usine de Châteauneuf, Jasmine reniflait sur ses vêtements des odeurs de framboise synthétique, ou de cerise, ou de pomme Granny Smith. Le pire, c'était la banane. Jasmine, ça lui donnait envie de vomir. À tel point que, quand il a fini par crever d'une banale attaque cérébrale, la libérant enfin de son joug funeste, elle en a développé une anosmie totale, comme pour la punir d'avoir tant détesté son père. Elle ne sent plus rien, Jasmine, plus rien du tout. C'est psychologique, lui a-t-on dit. Et quand on s'appelle Jasmine, ne plus rien sentir, ça t'a une allure de destinée.

Augustin Rivière, donc, était le patron et fondateur des Arômes Rivière, un mec qui a eu l'improbable idée de créer une fabrique de fragrances chimiques dans l'arrière-pays de Grasse, la ville des fleurs et des parfums. Il a eu le nez creux, sans mauvais jeu de mots, puisque son affaire l'a porté parmi les cent plus grosses fortunes françaises. Ça n'a pourtant pas fait de lui un homme heureux. La mère de Jasmine s'était barrée, et Jasmine aussi, dès qu'elle a pu. Seul son frère

dégénéré, Yvan, était demeuré avec son père, indécollable et adoratif. À la mort du patriarche, frère et sœur ont hérité d'une fortune abondante qu'Yvan s'est empressé de consommer en drogues diverses. Jasmine, elle, n'en a pas dépensé un kopeck, elle n'en veut pas. Elle a atterri dans une vallée paumée à la frontière italienne, au-dessus de Menton. Le genre d'endroit où personne ne va s'il n'a pas une bonne raison, le seul coin plus ou moins inhabité des Alpes-Maritimes.

La Roya. Un torrent impétueux qui court de Tende jusqu'à Vintimille, en Ligurie, en méandres serrés, creusant un enfer où le soleil ne passe guère, tant la vallée est encaissée. Mais un enfer adoré de ses habitants qui en aiment la rudesse et l'isolement, et sa particularité ni française ni italienne et les deux en même temps. Une vallée qui est un *païs* à elle seule. Ici, c'est la montagne qui décide. Elle accepte l'homme, ou le rejette. La nature est vive et violente ; la tempête, qui a ravagé les villages il y a deux ans déjà, a laissé ses cicatrices dans la roche et les berges, elle a tranché les sentiers, les arbres et le bitume. Personne n'en est sorti indemne. Chacun vit désormais dans un paysage à la fois majestueux et cauchemardesque. Un chaos qui témoigne que le pire peut survenir et que les habitants de la Roya ne sont pas à l'abri.

Pourtant, la vallée est un havre. Jasmine y veille. Chaque mois, des dizaines de femmes et d'hommes, surtout des hommes, franchissent la frontière et passent en France, par le train, mais les contrôles sont nombreux, ou par les cols quand ils sont désespérés. Ils sont vêtus de peu et portent le plus souvent aux pieds de simples baskets, même dans la neige. Certains se perdent et ne retrouvent jamais leur chemin ; d'autres,

en hiver, meurent gelés. La montagne n'a pas de pitié. L'Europe non plus.

Les réfugiés se heurtent à l'intransigeance d'Anaïs Prigent qui, du haut de ses vingt-huit ans, est députée de la première circonscription des Alpes-Maritimes. Elle est la pourfendeuse populiste de la « racaille », la promulgatrice des théories fumeuses de « grand remplacement » et d'« invasion allochtone ». Elle est aussi l'un des membres les plus éminents du Rassemblement patriotique, le parti d'extrême droite dirigé par Marie-Louise Prigent, surnommée Méduse par ses opposants. Méduse est sa tante, pour tout dire, et elle l'a placée là parce que le département est important pour le parti, qui y remporte d'innombrables victoires. C'est à Anaïs qu'on doit la multiplication des contrôles aux frontières. Il est impossible de passer à Menton sans qu'une patrouille vérifie que vous ne transportez pas d'Érythréens, de Soudanais ou de Syriens dans votre coffre. Et le pompon, c'est que l'Anaïs en question n'est autre que la chérie d'Yvan, son idiot de frère. Jasmine soupire. Elle a des montagnes à déplacer, et le fardeau se fait pesant.

Ce matin, elle est partie vers Olivetta San Michele, un patelin italien tout proche, et elle a laissé sa Renault Express au pont de Caï, à quelques kilomètres de la bourgade. Jasmine a ses habitudes, et elle connaît les lieux de passage des migrants. Tous les jours, vraiment tous les jours, même quand elle a du boulot par-dessus le crâne, même quand elle doit nourrir ses chèvres et ses poulets, elle part crapahuter dans la montagne. On ne sait jamais, elle pourrait aider. Et puis, ça la calme, ça la fait se sentir « en contact ». Elle-même aurait du mal à définir cette sensation, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire, « en contact » ? Elle s'en cogne, ça lui permet de lutter

contre l'absurdité de la vie, de lui donner un sens, comme d'autres l'ont compris bien avant elle. Elle espère passer quatre-vingts ans sur cette planète, et pas question qu'elle y végète en attendant la mort.

Les GR, les chemins n'ont pas de secret pour elle. Elle connaît chaque brin de sarriette des Préalpes, elle nommerait chaque combe, chaque ruisseau, chaque lieu-dit. Elle s'ancre sur le sol du Mercantour, des Merveilles ou des reliefs ligures tel un cargo dans un port d'outre-mer.

Là, il est six heures du matin. Jasmine a préféré partir avant que le soleil tape trop ; on annonce plus de quarante, ce sera intenable cet après-midi. Chaque année, elle voit la végétation se clairsemer un peu plus, les bosquets disparaître, la roche apparaître. Après les inondations, la sécheresse. Y a plus de flotte en Provence, rumine-t-elle, et il se pourrait bien qu'elle finisse en Bretagne ou en Normandie, où les pâturages restent verts. Enfin, c'est pas non plus Byzance, elle a entendu dire que Brocéliande a brûlé et il paraît que, même dans le Nord, on se serait cru dans le Sahara. Mais bon, pour l'heure, il fait quoi, vingt-deux degrés ? C'est presque frais. Et la vue sur les montagnes continue de la ravir. On n'est pas encore dans les Alpes, le relief est doux, on ne ressent pas l'âpreté des hauts sommets savoyards. Jasmine manque malgré tout de se tordre la cheville ; le chemin est caillouteux et traître, il monte fort et n'est pas à sous-estimer. Pourtant, Jasmine ne souffle pas, son allure est soutenue et elle voudrait parvenir au col assez tôt pour être revenue avant midi à Breil. Les bénévoles, les réfugiés et sa chérie vont l'attendre ; elle doit aider à préparer la tambouille.

Jasmine scrute les environs, mais elle sait qu'elle y verra mieux en haut. Le chemin est bordé de genêts, de gentianes, de genévriers, de lavandes et d'immortelles. Jasmine ne sent rien du tout, pas le moindre effluve,

alors que ça embaume. Elle les imagine, les odeurs, elle s'en souvient, de quand elle était petiotte. La voilà toute chagrine de penser à ça ; ça lui rappelle les jours d'avant, quand elle n'avait pas encore pris conscience de la turpitude de son père, d'avant la mort de sa mère. Jasmine chasse ces moments pénibles de son esprit et parcourt les derniers lacets vers le col de la Basse Bergevine en forçant le pas. La dernière fois, c'est là qu'elle a trouvé les Afghans.

Elle a posé ses fesses sur une pierre plate et s'autorise cinq minutes de pause. Elle porte sa gourde aux lèvres en plissant les yeux. Ce qu'elle cherche, c'est une couleur inhabituelle, ou une forme trop géométrique pour être naturelle. Elle cherche des humains. Cela, elle le fait tous les matins depuis quatre ans. Au Vescavo, vers Audin, ou à la Roche Fourquin. Elle pousse aussi jusqu'à Tende, et les sommets qui le surmontent.

Un réseau s'est formé, des sympathisants qui la préviennent quand ils aperçoivent des réfugiés paumés, et pareil en ville. Ceux qui sont miraculeusement parvenus à Menton par le train ou l'autoroute se font presque immanquablement attraper par les flics à la gare ou dans les rues s'ils se sont attardés dans la cité du citron. Pas le choix, il faut qu'ils filent vers le sud le plus vite possible, en évitant Monaco où ils ne passeraient pas inaperçus au milieu des riches résidents de la principauté. Une fois arrivés à Nice, ils ont une chance de se fondre dans la population plus dense et cosmopolite. Mais partout, dans le département, ils seront traqués : ici, on vote à droite, très à droite, et on n'aime pas les immigrés.

Ce matin, aucun mouvement, aucun signe de vie. Quelques bestioles, des couleuvres, une vipère, des rapaces, une marmotte, et c'est tout, même avec les jumelles qu'elle a sorties de son sac. Jasmine râle parce

qu'elle distingue du PQ entre deux chênes pédonculés. Les randonneurs sont des porcs comme les autres. L'autre fois, elle a chopé des mecs en VTT d'assistés qui circulaient à poil sur le GR. Des cyclistes italiens naturalistes. C'est la plaie, le vélo électrique, ça te bousille les sentiers et n'importe quel blaireau est désormais capable de s'aventurer sur les reliefs sans trop d'effort. Quand Jasmine en aura vraiment marre, elle se dit qu'il faudra qu'elle émigre, elle aussi, et si possible dans un coin sans *Homo sapiens*. Mais là, bon, elle se sent utile, alors... Elle va ramasser le papier toilette avec une grimace et le glisse dans un sac à crottes de son chien, qu'elle emporte toujours avec elle. Le clebs, lui, pour une fois, est resté au camp. La merde est sèche, Dieu merci, limite fossilisée. Ça lui fait penser à sa collection, d'ailleurs. C'était la mer, ici, il y a quelques millions d'années, et les pierriers sont pleins de fossiles de coquillages préhistoriques super jolis. Jasmine, ça lui permet de relativiser le passage du temps et sa place dans l'univers. Remarque, nettoyer des cacas de touristes dans la garrigue, ça fait relativiser aussi. Elle se relève en soupirant et en se disant que sa promenade n'aura pas été complètement inutile.

Et puis, un peu à droite, une tache rouge accroche son regard. Un tee-shirt rouge pour être précis. Avec quelqu'un dedans. Jasmine écarquille les yeux et retient sa respiration. Bon sang, mais... Le tee-shirt ne bouge pas du tout, il est carrément allongé et pas près de s'en aller, à vue de nez. Parce que le quelqu'un qui occupe le tee-shirt et le short en dessous est complètement mort.

Mort, et blanc. Avec une Omega au poignet et des Ray-Ban sur ce qu'il lui reste du front.



## Sainte-Réparate

C'est une madone. Elle lève les yeux vers un ailleurs supérieur, elle incline la tête avec délicatesse, sainte parmi le commun ; elle mesure chaque geste, chaque pas, et chaque regard qu'elle accorde. Anaïs Prigent semble l'innocence même. L'année dernière, un dessinateur satirique lui a collé une armure et une auréole, et c'est vrai qu'elle a des airs de Jeanne d'Orléans. Marie-Louise et elle aiment à défiler sous la statue de la pucelle, à Paris, tous les 1<sup>er</sup> mai. Mais qu'on ne s'y trompe pas : Anaïs n'est pas tendre. Elle clame que la France subit une invasion, que les cafards pullulent – ce sont ses mots – et que la Nation est en grand péril. C'est son credo, à la députée, elle n'est même pas cynique : la jeune femme est une convaincue. Elle est vice-présidente du Rassemblement patriotique, siège au côté de Méduse et vit dans le 06 en terre conquise.

On la retrouve dans le Vieux-Nice, devant la cathédrale Sainte-Réparate, en ce dimanche matin. Elle ne manque pas une messe et salue ses administrés d'un geste docte de la main, trois doigts serrés, deux doigts tendus. Elle accorde sa bénédiction avec componction. Face au parvis, la place Rossetti et ses façades colorées d'ocre s'étendent à ses pieds vernis.

La députée fronce les sourcils. Un manouche fait la manche quelques pas plus loin, comptant sur la générosité des fidèles qui s'éparpillent. Anaïs se précipite, agitant les bras comme une éolienne, toute d'indignation investie et consciente des objectifs dirigés vers elle.

— Fous le camp ! Racaille ! Laisse les Niçois tranquilles !

Vocabulaire choisi, issu du lexique habituel du Rassemblement, regard outré glissé de trois quarts

gauche vers les appareils photo, c'est bon, tout est en place, l'opération est dûment menée, elle sera demain dans les pages intérieures de *Nice-Matin*. Le mendiant s'éloigne en marmonnant quelques insultes d'on ne sait où, personnage d'une pièce maintes fois répétée, las même de s'opposer à la politique furibonde. La députée se retourne vers les paroissiens et, obséquieuse, les rassure d'un geste compréhensif, n'en parlons plus, l'incident est clos, l'importun n'importunera plus.

L'évêque, le vrai, sort enfin, tout à la hâte de s'en aller chercher une glace au miel chez Azzurro, l'artisan voisin. C'est son péché le plus apparent, et celui-là est véniel. Anaïs Prigent salue rapidement sa cour de bénitières et file à la suite du prélat.

— Donnez-moi deux boules. Nutella et rhum-raisin.

— En cornet ou en coupe, madame la députée ?

— Cornet.

L'évêque tique. Nutella ? Il soupire. La vendeuse s'affaire à remplir le cône, et ajoute une boule gratuite pour faire plaisir. La députée s'en fout, ne remarque pas l'attention, et se détourne aussitôt, n'envisageant pas de toute façon de payer quoi que ce soit dans la Vieille Ville.

— Il faut que je vous parle, curé.

L'évêque retique, il trouve la jeune femme détestable, ce n'est pas la première fois que celle-ci le rabaisse de la sorte.

— Je vous écoute, ma fille.

Après tout, pas de raison de se laisser marcher sur les chaussons non plus.

— Yvan veut une messe pour son anniversaire.

L'évêque hausse les yeux au ciel. Les caprices du fiancé d'Anaïs, plus bigot que le pire jésuite, il en soupe chaque semaine depuis que le gamin a été frappé par la grâce à la suite d'une apparition de la Vierge

dans les collines derrière chez lui, à Cimiez, une nuit de décembre. On avait retrouvé Yvan gelé au pied d'un pin parasol avec tout son matériel, seringue, cuiller, briquet et garrot, en pleine overdose ralentie heureusement par un froid salvateur. Il murmurait à qui voulait l'entendre que oui, il accomplirait sa mission, oui, oui, merci, Marie, mère de Dieu, et qu'il n'aurait de repos tant qu'elle serait inachevée – le reste étant demeuré incompris : le même n'articulait plus du tout à ce stade. Les pompiers l'ont embarqué vite fait, c'était le fils Rivière, après tout. Le fils d'Augustin Rivière ? Le richissime Rivière ? Oui. Le frère de Jasmine, l'altermondialiste de la Roya. Son négatif même.

— Ça ne va pas être possible. On ne célèbre pas de messe pour un anniversaire.

— Faites un effort, il va avoir vingt-cinq ans.

— Il en aurait trente-trois que ça n'y changerait rien. Désolé.

— Mais bordel de Dieu ! C'est quand même Notre-Dame qui lui a sauvé les fesses, à mon chéri ! Il faut bien qu'il la remercie !

— Non. J'ai dit non. Il faudrait aussi qu'il arrête de se prosterner tous les dimanches devant la croix. C'est ridicule. Et arrêtez de blasphémer !

— Il ne fait pas de mal.

— Les autres se plaignent, ma fille.

Anaïs le sait bien, que son amoureux dépasse les bornes. À plat ventre, comme ça, au milieu du transept... Ça n'est pas bon pour sa propre réélection. Mais que peut-elle y faire ? C'est son futur mari, et il ne se drogue plus.

— Je lui parlerai, d'accord. Mais la messe ?

Monseigneur en a marre.

— Bon, je glisserai un mot pour lui dans ma prochaine homélie. Mais c'est tout !

Le visage de la députée s'éclaire.

— Merci !

— Maintenant, vous pouvez peut-être aller le récupérer dans la cathédrale, non ? Il en use le pavement.

Yvan Rivière, les bras écartés, face contre terre, psalmodie, béat, à la gloire de la Vierge. À quelques mètres, assise sur un prie-Dieu, Anaïs Prigent attend poliment que son fiancé ait fini son cinéma. Elle sait ce qu'il faut pour parvenir à s'élever et, surtout, à s'enrichir. En l'occurrence, patienter. Elle voit, pourtant, son rouquin affalé et pathétique, vêtu d'un pantalon camel et d'une chemisette bleue à crocodile, aussi peu sexy qu'il est envisageable, aussi taré qu'elle peut l'espérer.

Yvan le Terrible. C'est pour ça que son père l'a prénommé ainsi. Pour la gloire. Eh bien, se dit Anaïs, la gloire a fait pschitt. Yvan est con comme une valise sans poignée. Con et camé. C'est comme ça qu'elle l'a connu, d'ailleurs, lors d'un rallye monégasque. Anaïs fournissait et Yvan consommait. Tout le gotha s'approvisionnait auprès de la jeune Prigent. Le fat Yvan l'avait entreprise d'abord par intérêt addictif, puis par une probable concupiscence. Il la trouvait belle et féérique. Anaïs l'avait envoyé paître sans même y prêter attention, jusqu'à ce qu'elle apprenne que le fin de race en question était le fils de l'empereur des arômes artificiels, le richissime et décédé Augustin Rivière. Et cela, c'était une tout autre affaire. Parce que, si Anaïs disposait de l'aura de sa tante, Méduse, et du carnet d'adresses très jet-set de ses activités illégales, il lui manquait les ressources nécessaires à son grand plan : la conquête future de l'Élysée, rien de moins.

Yvan l'Imbécile pouvait donc la répugner, il représentait le marchepied idéal pour atteindre les sphères alors inaccessibles à la jeune ambitieuse. Elle s'efforça de corriger son erreur et de recevoir dûment son prétendant. Elle le laissa approcher, en somme, mais en le maintenant dans un état de dépendance qui n'avait plus rien à voir avec la drogue. Yvan était devenu son chien.

À cette heure, elle s'impatiente. Elle voudrait le voir se relever, qu'ils puissent enfin regagner leur villa. Cette habitude de la messe dominicale lui pèse beaucoup, il faut se lever aux aurores alors que la nuit du samedi est dévolue aux excès. Anaïs bâille, tandis que son Roméo continue à ramper sur la pierre froide de la cathédrale.

Ce qui se passe dans la tête d'Yvan n'a rien à voir avec la contrition. Il a la trique. Et sentir son sexe durci frotter contre le sol saint lui procure une jouissance qui fait partie de son cérémonial. Le Terrible est en mission, et il rend compte à Dieu.

Il commence à émerger et sent confusément que sa douce s'énervé et qu'il vaudrait mieux s'en préoccuper. Il ouvre les yeux et soulève le bassin, emmerdé par son slip tout empégué et par ses jambes engourdies qui lui donnent des fourmis. Il glisse un œil du côté d'Anaïs qui fait dérouler à toute vitesse l'écran de son iPhone, partage, aime, bloque, publie, condamne, bref, impose ses diktats à ses suiveurs. Yvan se lève enfin et époussette son Lacoste.

— J'ai fini.

— ...

— ...

— Bien. On va pouvoir y aller.

— Oui, oui, allons-y.

— Tu as bien communiqué ?

Il ne comprend pas tout de suite qu'elle se fout de lui.

— Oui...

Il se méfie quand même.

— Il faut bien.

— On y va.

Et sa fiancée altière de détailler le long de la nef, en finissant de lécher la base de son cornet sur lequel dégouline la glace au Nutella.

Yvan court à sa suite et tous deux émergent au grand soleil d'août sur la place écrasée de chaleur.

Anaïs Prigent mène la marche, comme toujours, Yvan à sa traîne. Elle fend la masse des touristes et des camelots sans que personne ose se dresser sur son itinéraire. Elle se dirige vers un groupe de jeunes hommes et femmes qui se tiennent en carré comme une centurie prête à avancer sur l'ennemi ou à s'en protéger. Ils ne sont pas cent, non, mais une vingtaine, des blondinets pour la plupart, et forment une vision inquiétante, tant leur attitude est à la fois bravache et leur apparence uniforme et impeccable. Ils portent tous des jeans bleu pétrole, des baskets blanches et des sweats rouge sang.

Anaïs fonce droit sur un gaillard au maintien fier et lui colle une roustie d'anthologie qui voit la tête du Siegfried voler de côté comme celle d'un boxeur avant le K-O. De l'auvent qui le protège du cagnard, l'évêque aperçoit la scène, stupéfait, et entend le cri effrayé d'une Américaine à banane et visièrre, en même temps que les encouragements d'une bande de gamins jouissant de la bagarre à venir. Pas de bagarre, hélas, le costaud s'écrase et subit les invectives cinglantes et indiscutables de la jeune députée tendue comme une déesse devant la centurie silencieuse. Derrière, Yvan sourit en grand, faisant fi de l'orgueil du mâle à présent soumis. L'évêque se précipite. L'épisode n'attire

pas que l'attention des badauds : les quelques journalistes qui, tout à l'heure, tiraient le portrait d'Anaïs accourent, flairant un fait divers inespéré. Le prélat parvient au côté d'Anaïs et exhorte le groupe à se disperser. Voilà qui est chose faite, et Yvan et la jeune femme restent seuls parmi la foule à nouveau insouciantes et les journalistes déçus.



## Chez la Générale

Solane a la tête dans un seau, cuite comme celle d'un veau en gelée. Il a le pif rouge sémaphore et la tonsure craquelée comme un désert de sel. En conséquence, le voilà obligé de boire de la flotte, ce qui le met dans une humeur catastrophique. Mais quand on est tout insolé, faut faire gaffe à ne pas caner par accident. Bref, il sirote sa Saint-Yorre d'un air dégoûté, pendant que le Busard, lui, fonctionne à l'amontillado. Y a pas de justice. Le vieux sent les odeurs du sherry de son comparse de là où il se trouve, à cinq ou six mètres : noix, vieux cuir, bois de santal peut-être. Il attrape une olive noire amère et la suçote jusqu'à rendre un noyau tout nickel. Il vise les cacahuètes, en empoigne une pleine paluche qu'il enfourne d'un coup. Daumergue lève un sourcil. Solane boit trop, Solane mange trop. Il va finir par s'*escagasser* le cœur et les autres organes.

— Bernard, peut-être devrais-tu faire attention ?

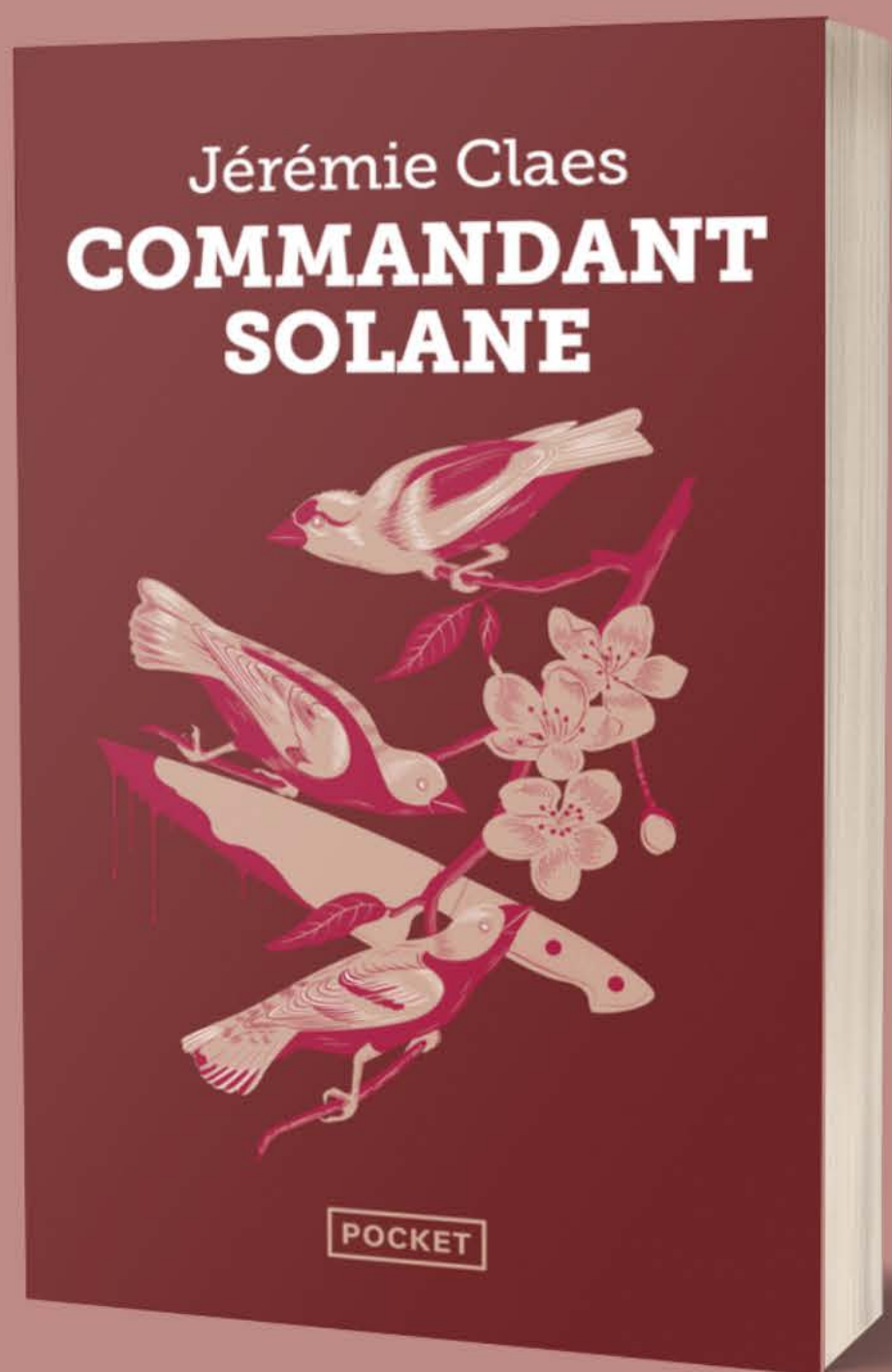
Il est vrai que l'ex-flic a l'envergure d'un zeppelin, mais il n'a aucune intention de se laisser contraindre par qui que ce soit, pas même par son ancien patron.

— Fais pas chier. Je bouffe si je veux.

Par provoc', il avale fissa une nouvelle cargaison en le regardant bien droit dans les yeux. Le Busard reste silencieux, ne quitte pas Solane du regard non plus, et allume sa bouffarde en pompant avec ostentation. Dix secondes passent et ils partent tous deux d'un fou rire qui est leur lot quotidien.

Solane s'est installé à Gourdon, le village de l'arrière-pays grassois où il a pris racine, il se sent là chez lui comme jamais il ne s'est senti de toute sa vie. Il a simplement déménagé après une affaire qui l'a bien secoué, celle de l'Horloger, quittant le colombier qui l'hébergeait jusqu'alors et devenait un peu étroit à son goût. Il a investi sa nouvelle maison en plein milieu du patelin ; enfin, nouvelle, c'est vite dit, elle date du xiv<sup>e</sup>, et le vieux en est tombé dingue et a sacrifié son pécule de fonctionnaire retraité pour l'acquérir. Il y passe son existence avec bonheur, conviant les copains d'ici ou d'autrefois à griller et boire, organisant de mémorables agapes qui réveillent la quiétude de la nuit provençale. Ça chauffe parfois tellement qu'Hélène, la voisine d'en face, se met à gueuler qu'elle voudrait bien roupiller, si c'est possible. C'est la vie du village, on crèche les uns sur les autres, on s'entoure, et c'est ce que Solane a fini par apprécier. Il fait partie d'un organisme de calcaire jaune et de tuiles rouges, il en est devenu le cœur, il s'y sent en tout cas pleinement vivant. Faut dire qu'il leur en a montré de belles, aux habitants, ces dernières années. La pétarade sur Cavillone, les mercenaires envahissant la montagne, on n'avait plus vu ça depuis la guerre ! Mais lui, le Parigot, on l'a adopté vu qu'il écrase son monde à la pétanque et qu'il est de tous les mauvais coups quand il s'agit de picoler et de rigoler. On pourrait croire qu'il est du coin, tiens, sans l'accent gouaillieur qu'il s'échine à entretenir.

**DISPONIBLE EN  
LIBRAIRIE !**



**COMMANDER**